

à cette redoutable passion, que j'osois me flatter encore que ce n'étoit pas en si peu de tems que l'on pouvoit triompher de mon cœur.

Je sortis de chez Madame de Buckingham le plutôt qu'il me fut possible, sans sçavoir pourquoi : j'avois un besoin extrême de la solitude. Quoique rien ne pût me distraire de la chere & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tumulte, aussi livrée que j'aurois voulu l'être, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes sens, m'inquiétoient en faisant éprouver à mon ame une volupté que non-seulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais soupçonné l'existence. Ce plaisir, tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me satisfaire, répandoit dans toutes mes veines je ne sçais quelle ardeur qui m'en faisoit un supplice. Je ne sçavois ce que je desirois ; je desirois pourtant, & avec une violence inconcevable ce même honneur que je pouvois si peu me désirer. Ne pensez pas, de grace, ma chere Lucie, qu'aucun honteux mouvement se mêlât à mon desordre. Je sen-

tois que j'aimois, que je ferois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de toutes les femmes ; mais il me semble que ce desir & cette crainte composoient alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même pour que rien d'avilissant pour moi entrât dans toutes les chimères dont je repaissois mon imagination.

Aussi tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boîte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet qui s'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystère me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue ; mais je n'en sus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et vous croyez déjà sans peine qu'elle étoit du lord Durham. La voilà, ajouta Madame de Suffolk en la tirant d'un portefeuille qu'elle avoit mis sur son lit, lisez-la, ma chere Lucie ; je ne toucherois pas aujourd'hui, sans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse ; & les caracteres tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à

142 LES HEUREUX
mes yeux, sans me pénétrer de la dou-
leur la plus cruelle.

L E T T R E.

» Les ordres de la reine ne m'ont
» pas permis tantôt de vous rendre, Ma-
» dame, un hommage qu'il m'a paru que
» vous seule méritez ; & je me crois le
» plus malheureux des hommes si, mal-
» gré le profond respect que vous m'inf-
» pirez, mes yeux ne vous ont pas ap-
» pris avec quelle douleur j'obéissois.
» Avez-vous, Madame, daigné les en-
» tendre ? Ils n'ont sûrement parlé qu'à
» vous ; mais, quoiqu'ils vous aient dit,
» qu'il me resteroit encore des choses à
» vous apprendre, s'il m'étoit permis de
» vous en instruire ! Je vous ai quitté
» avec une crainte si vive que vous ne
» m'eussiez pas deviné, que, quelque
» chose que je croie risquer en vous dé-
» couvrant mon secret, il ne m'a cepen-
» dant pas été possible de vous le laisser
» ignorer plus long-tems. Ah ! sans dou-
» te, vous punirez mon audace ; mais
» quel que soit le sort que j'en doive at-
» tendre, il me semble en ce moment
» que, de tous les malheurs, le plus
» cruel pour moi, seroit que Madame de

ORPHELINS. 143
» Suffolk pût penser que je l'ai vue sans
» émotion, que je ne m'en souviens pas
» avec transport, & qu'il me fut toujours
» défendu de lui dire ce que je n'ose à
» présent lui prononcer «.

Ne croyez pas, ma chere Lucie, qu'il
me fût possible de vous dire à quel point
cette malheureuse lettre me troubla.
Hélas ! je ne vois que trop aujourd'hui
que ce n'étoit pas l'amour qui l'avoit dic-
tée ; mais qu'alors elle me parut tendre,
& qu'elle me toucha ! Ne pouvant me
livrer devant mes femmes aux trans-
ports qui m'agitoient, je me fis mettre
au lit avec la dernière promptitude.
Quelle nuit ! quelle heureuse nuit je
passai ! Combien de fois je relus cette
lettre ! Quelles délicieuses larmes elle
me fit répandre ! Ah ! Lucie, il faut ai-
mer comme j'aimois : on ne peut pas,
sans un cœur aussi tendre que le mien,
se faire une idée du plaisir que l'on sent
à pouvoir se croire aimée de ce qu'on
adore ! Quoi ! tu m'aimes ! m'écriois-je ;
tu me l'écris ! Je t'entendrai prononcer
cet aveu, qui peut seul faire le bonheur
de ma vie ! Et tu crains que je ne pu-
nisse ton audace ! Ah ! que cette injuste
crainte ne te trouble pas ! Quoi ! je jouis

du bonheur de sçavoir que tu m'aimes ;
& tu doutes encore du tien ? non non.

Cette frénésie que , dans ce moment ,
je ne pouvois contraindre , & que je ne
cherchois pas à modérer , m'agita la plus
grande partie de la nuit ; mais enfin , elle
fit place à de plus justes & de plus con-
venables réflexions. J'eus la honte du dé-
sordre auquel je m'abandonnois avec si
peu de ménagement. Les cruelles suites
qu'il pouvoit avoir pour mon honneur ,
pour mon repos , pour mon amour mê-
me , se présentèrent à mon esprit , &
loin de me les affoiblir , je me les offris
dans toute leur horreur. J'étois vaincue ,
à la vérité ; mais comme je ne desirois
pas de l'être , je m'armai de tout ce qui
pouvoit combattre ma faiblesse , & en
triumpher. Non-seulement je me repro-
chai mon amour , mais je ne pus encore
me pardonner ma crédulité. Je sentis ,
en relisant cette funeste lettre , combien ,
malgré les craintes prétendues du lord
Durham , il falloit qu'il eût conçu d'es-
pérance pour avoir osé me l'écrire. Je
m'indignai contre moi-même , de lui
avoir donné tant d'avantage sur moi , à
la première vue. Je me représentai com-
bien il falloit qu'il m'estimât peu , pour
me parler si légèrement de son amour ;
&

& combien , en supposant que je m'y
rendisse , il auroit de mépris pour moi ,
si je m'y rendois avec une si honteuse
promptitude. Eh ! quelle est , en effet ,
la femme assez vile , pour pouvoir se
passer de l'estime de son amant ! Quel
bonheur peut-elle espérer dans une liai-
son qu'elle a commencé par tant de bas-
sesses , & quelle que soit à cet égard la
vanité des hommes , dans quelques illu-
sions qu'elle les entraîne , quelle vertu ,
quelle délicatesse , peuvent-ils supposer
où ils ont trouvé une si avilissante faci-
lité ! Quels engagements peut respecter
une femme qui s'est elle-même respectée
si peu ; & comment peut-elle espérer
d'en être crue lorsqu'elle rejette sur la
violence de son amour une défaite dont
on a tant de raison de ne se croire re-
devable qu'au caprice , au dérèglement
de l'imagination , à des mouvemens plus
honteux encore , & à un manque total
de principes !

Ces réflexions ne furent pas aussi peu
puissantes sur mon esprit , que la vio-
lence de mon égarement me l'avoit d'a-
bord fait craindre. Si je ne parvins pas
à le détruire , je parvins du moins à le
modérer. C'en étoit pas assez , sans doute ;
mais cependant c'étoit beaucoup pour

l'état où j'étois. Je sentoisi tout mon amour, à la vérité; mais comme dans cet instant je travaillois à l'étouffer, ces mêmes mouvemens qui m'avoient d'abord rendue si heureuse, ne me faisoient plus éprouver qu'un supplice insupportable. Cependant (& je dois vous le dire à l'avantage de la vertu) dans quelque affreuse situation que me réduisit la mienne, je trouvois une secrète douceur à m'en trouver encore capable, & à croire que je pouvois encore m'estimer. Il est, en effet, aussi rare que nous ne soyons pas récompensées des sacrifices que nous faisons à la vertu, qu'il l'est que nous ne soyons pas punies de ceux que nous faisons à l'amour.

Epuisée enfin par tant de combats, dont le résultat fut de me défendre contre le lord Durham, contre moi-même, contre cette funeste crédulité qui accompagne toujours l'amour, je m'endormis. Sa fatale idée me suivit dans les bras du sommeil, & je le vis plus tendre que je ne voulois le croire, & plus heureux que je ne voulois qu'il fût. Loin de regarder cette espece de bonheur comme un dédommagement de toutes les peines que je m'étois faites, il ne me fit que plus sentir encore toute l'étendue de ma

foiblesse, & me confirma dans la résolution de n'y pas céder. Je ne sçais cependant pourquoi je me levai avec de plus grands projets de parure que je n'en avois encore formés, & une défiance de moi-même que je n'avois pas encore connue. Que le desir que j'avois de paroître belle étoit violent, & que malgré toute l'attention que j'apportai à ma toilette, je craignis d'avoir mal réussi! Je me disois, j'étois même sûre que je ne chercherois pas le lord Durham; mais je ne pouvois point de même me flatter de ne le pas rencontrer; & si j'avois assez de vertu pour ne le pas chercher, j'avois trop de foiblesse pour lui, pour penser avec tranquillité qu'il pouvoit me voir, & ne me point trouver aimable.

Une partie de la journée se passa dans ce desordre d'idées, que j'ai déjà exposé à vos yeux. Lasse enfin d'une solitude que je crus devoir d'autant plus craindre, qu'elle me sembloit me livrer plus au trouble de mon ame, je me déterminai à aller chez la reine. Y seroit-il? n'y seroit-il pas? Après les bontés dont elle l'avoit comblé, les projets qu'il annonçoit sur moi, & tout au moins l'espérance de m'y trouver, la chose n'étoit pas douteuse; mais il m'étoit nécessaire

qu'elle le fût, & je n'hésitai pas à la croire telle.

J'allois donc sortir, lorsqu'on m'annonça le comte de Dorset. C'étoit, comme je crois vous l'avoir dit, l'homme de la cour avec qui je vivois le plus, & que j'aimois le mieux. Ma surprise fut extrême de le voir suivi du lord Durham. Voilà, Madame, me dit le comte, un homme qui me tourmente depuis ce matin pour que j'aie l'honneur de vous le présenter. Je le trouve, à la vérité, un peu jeune pour obtenir de vous, que vous lui permettiez le bonheur de vous faire quelquefois sa cour; mais il m'assure qu'il est si sensé, quoiqu'il revienne de France, & qu'il a conçu pour vous une si profonde vénération, que cela m'a déterminé à vous l'amener. Je crois aisément, Madame, qu'il vous respecte autant qu'il le doit; je suis bien sûr même que plus il vous verra, plus un sentiment, qui vous est dû à tant de titres, s'étendra dans son ame; mais pour ce qu'il dit de sa raison, il est si jeune encore, & il a passé tant d'années dans un pays si suspect, que je ne crois pas devoir vous la garantir.

J'étois si étonnée de la présence du lord Durham, que je ne sçais ce que je

répondis au comte de Dorset. Je crus que mon agitation intérieure ne perçoit pas, ou du moins qu'elle ne paroïssoit pas assez pour peindre quelque autre mouvement, que l'embarras que cause ordinairement la visite de quelqu'un que l'on connoît peu. Je me trompois, ma chere Lucie; ma rougeur, mon émotion, mes regards, tout en moi, à ce que m'a dit depuis ce perfide, annonçoit la situation de mon cœur, & le confirma dans toutes les espérances qu'il s'étoit faites dès la veille. Pour lui, il eut l'air embarrassé, ou du moins parut l'avoir; mais cette espece de trouble qui n'étoit pas ce décontenance gauche qu'on tient d'une timidité excessive, & du manque d'éducation, & qui ne peignoit que ce désordre involontaire qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, loin de lui ôter de ses graces, lui en donnoit mille de plus à mes yeux. En me regardant beaucoup, il sembloit craindre de me trop regarder, & que ses yeux n'apprirent au comte de Dorset les secrets de son ame. Le cruel ne sçavoit que trop, hélas! que je lui tiendrois également compte, & de son amour & du soin qu'il prendroit de le cacher.

J'étois trop émue, il paroïssoit trop

150 LES HEUREUX
l'être, pour que la conversation n'eût pas languie beaucoup, si le comte de Dorset, qui n'avoit ni projets ni émotion, n'en eût pris les frais sur lui. Ce qui me plaît singulièrement dans le lord Durham, me dit-il, est, Madame, cet air modeste & timide que je lui trouve auprès de vous, & qui se sent si peu de cette familiarité dont on accuse auprès des femmes les gens du pays où il a vécu si long tems. En vérité, à cela près, qu'il n'a pas absolument l'air de sortir d'Oxford, ou de Cambrigde, il n'y a presque personne qui ne le prît pour un Anglois. Mais est-il vrai, mylord, demandai-je au lord Durham, que les François agissent avec les femmes aussi singulièrement qu'on le dit ? Madame, me répondit-il en souriant, sans prétendre excuser une nation à laquelle je crois devoir beaucoup de reconnaissance, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus faux que le préjugé qui me paroît établi ici sur l'indécence des mœurs des François. Les hommes y sont sans doute fort galans, peut-être un peu légers ; mais à l'exception d'un petit nombre de gens qui regardent l'impertinence comme une grace nécessaire & très-séduisante, & auxquels il faut

ORPHELINS. 151
avouer qu'elle réussit quelquefois, les François, en général, ne m'ont point paru tels qu'un peu de jalousie peut-être nous les fait peindre ici. Nous les accusons d'être frivoles ; ils prétendent, eux, que notre raison nous affomme, & soutiennent même qu'au milieu de la dissipation qui semble sans cesse les entraîner, ils réfléchissent beaucoup plus profondément que nous ne le pouvons faire dans le silence du cabinet : mais, si vous me permettez d'en dire ce que j'en pense, ils ne sont ni aussi légers que nous le disons, ni aussi profonds qu'ils se croient. Et les femmes, lui demandai-je encore ? Madame, repliqua-t-il modestement, il faut connoître les objets pour les peindre. Je sçais qu'il y en a de galantes ; j'en connois de fort raisonnables, & l'on prétend qu'il y en a de sensibles ; au reste, comme les femmes d'Angleterre les blâment de la liberté qui paroît regner dans leurs actions, les Françaises trouvent à nos femmes un air guindé, & une vertu sèche dont elles sont assez peu de cas, & qui ne les empêchent pas, à ce qu'elles disent, d'être aussi sensibles qu'elles-mêmes peuvent l'être : mais, comme je voudrois, s'il se pouvoit, réconcilier en tout deux na-

tions qui me paroissent plus faites pour s'estimer que pour se haïr, il me semble que les Françoises pourroient mettre dans leur maintien plus de décence, & que les Angloises devroient y mettre plus de liberté. L'une rendroit la vertu de nos femmes plus agréable; l'autre feroit qu'on en croiroit plus aux Françoises, & peut-être, autant qu'en effet elles en ont. Ah! Madame, s'écria en riant le comte de Dorset, quel serpent je vous ai amené, & que je me le reproche! Sage, sensé, discret; non, il ne se peut pas qu'il soit tout ce qu'il vient de paroître. Il veut sûrement tromper ici quelqu'un; & si vous me permettez de vous le dire, je meurs de peur que ce ne soit vous, Madame.

Cette apostrophe à laquelle ni le lord Durham, ni moi ne nous attendions, me fit singulièrement rougir, & me parut l'embarrasser. Heureusement le comte de Dorset ne fit aucune attention au trouble où il nous mettoit; & le dessein que j'avois d'aller chez la reine me servit de prétexte pour terminer une visite qui m'embarrassoit.

Aussi tôt que je fus dans mon carrosse, & que l'absence du traître qui prenoit tant à la fois, sur ma raison & sur mon

repos, me permit de réfléchir, je sentis tout ce que je risquerois en allant chez la reine. Je ne doutois pas qu'il n'allât m'y chercher. Je m'étois trouvée si foible vis-à-vis lui, que je craignis de lui montrer enfin l'empire prodigieux qu'il avoit sur moi, si dans l'émotion où m'avoit jetté sa présence, il s'offroit encore à mes regards; & quelque chose qu'il m'en coûtât, je sacrifiai, sans balancer, un plaisir qui pouvoit m'être si dangereux. D'ailleurs, s'il faut vous avouer, ma chere Lucie, toute l'étendue de ma foiblesse, je trouvois une secreté douce à retourner dans des lieux où je venois de le voir; & je me hâtai de retourner chez moi pour en jouir. C'étoit, à la vérité, un bien foible dédommagement de ce que je sacrifiois; mais enfin, c'en étoit un; & rien n'est perdu pour l'amour.

Cependant j'étois piquée contre lui. Si l'aveu de sa passion m'avoit sensiblement flattée, sa légèreté, & le présent qui l'avoient accompagnée, m'avoient déplu; ou, pour vous parler plus naturellement, je ne crus pas que je dusse lui laisser penser que je les approuvassé. Dans le dessein où j'étois de le lui renvoyer, j'avois, lorsqu'il étoit entré

354 LES HEUREUX
chez moi, trouvé le moyen d'ordonner
à un de mes gens, de sçavoir sa demeure
de l'un des siens. J'avois été obéie;
& mon premier soin en rentrant chez
moi, fut de dicter cette lettre à une de
mes femmes, dans la crainte que, quel-
que peu satisfaisante pour lui que j'espé-
rois de la faire, elle ne flattât encore
assez sa vanité, pour qu'il la montrât à
quelqu'un.

L E T T R E.

» On veut bien croire que votre in-
» tention n'a pas été d'offenser la per-
» sonne à laquelle vous avez envoyé
» cette boîte; l'on en a même plus d'une
» raison; mais on ne s'en croit pas moins
» obligé de ne pas vous laisser l'idée
» qu'une pareille liberté ait pu plaire.
» On croit aussi devoir vous conseiller
» d'attendre que les femmes d'Angleterre
» aient mis dans leurs mœurs plus de
» facilité pour les respecter si peu;
» & l'on veut bien rejeter sur l'igno-
» rance où vous pouvez être de leur
» façon de penser, une témérité qui,
» sans cela, pourroit, avec quelque rai-
» son, paroître inexcusable. On auroit
» aussi quelques conseils à vous donner

ORPHELINS. 155
» sur la légèreté avec laquelle vous ex-
» primez des sentimens que l'on ne croit
» pas réels; mais que, vrais ou imagi-
» naires, vous pouvez développer avec
» moins de promptitude. On auroit peut-
» être là-dessus bien des choses à vous
» dire, si l'on croyoit devoir se permet-
» tre les détails. Vous pensez sans doute
» trop bien, & vous n'avez pas assez de
» sujets de penser mal de la personne
» que vous forcez à vous écrire, pour
» qu'on ne doive pas se flatter que vous
» vous direz à vous-même ce que l'on
» vous épargne. Vous auriez sça plutôt
» combien on croit avoir à se plaindre
» de votre conduite, si la présence de la
» personne qui vous a mené aujourd'hui
» dans la maison d'où l'on vous écrit,
» n'a voit pas retardé une sorte d'expli-
» cation dont on n'a pas cru devoir le
» rendre témoin; & l'on a mieux aimé
» vous laisser un plaisir que l'on étoit si
» sûr de vous ôter, que de divulguer vos
» torts. Reprenez donc, tout à la fois,
» mylord, & un présent que vous étiez
» si peu autorisé à faire, & l'idée que
» vous devez avoir de la personne à la-
» quelle vous l'avez (permettez qu'on
» vous le dise) un peu trop indécem-
» ment adressé ».

Si ma raison fut contenté de cette lettre & de la fierté qui y regnoit, qu'en revanche mon cœur en souffrit ! Tout affreux qu'il étoit pour moi de la lui envoyer, je la lui envoyai pourtant par un de mes valets-de-chambrière qui eut ordre de ne pas dire de quelle part il venoit. Ce ne fut qu'en répandant les larmes les plus ameres, que je me déterminai à m'en faire un si cruel sacrifice. Je me dis mille fois qu'il n'étoit pas possible qu'après avoir reçu une lettre où il regnoit tant de sécheresse & d'indifférence, il pût se flatter encore de l'espérance d'être aimé, & de celle de pouvoir l'être un jour. Hélas ! je craignois bien plus de l'en priver, que peut-être il ne craignoit, lui, d'être forcé de la perdre.

Que le cœur, quand on aime, éprouve, ma chere Lucie, de singulieres contradictions ! Je croyois, comme je vous l'ai dit, à ne considérer seulement que la bonheur de mon amour, ne pouvoir trop disputer la victoire ; & je pensai mourir de la premiere rigueur que j'avois pour lui, quoique par son procédé il me la rendit indispensable. Que la nuit que je passai fut affreuse ! Que je sentis vivement le mal que je croyois lui faire, & que je lui supposai d'alarmes &

de tourmens ! Combien de pardons je lui demandai de le laisser douter de mon cœur, pendant que j'aurois dû n'en demander qu'à moi-même, de tout le sentiment que je lui prêtois, & de lui faire un honneur dont, selon toute apparence, il étoit si peu digne ! Mais comment, après la façon simple & modeste dont il avoit le jour même parlé des femmes chez moi, pouvois-je le soupçonner d'une vanité qu'il masquoit si bien ! Et peut-être, ma chere Lucie, eût-ce été sans aucun fruit pour moi qu'il auroit laissé percer la sienne, ou du moins les craintes qu'elle m'auroit inspirées, n'auroient subsisté qu'autant qu'il n'auroit pas voulu me les faire perdre. Un seul mot de sa bouche les auroit effacées : eh ! que n'est-ce pas, en effet, qu'un mot de ce qu'on aime ! L'inquiétude extrême dans laquelle j'étois sur l'impression que ma lettre avoit faite sur lui, m'obligea bien plus que la nécessité de faire ma cour, à aller chez la reine. Je ne doutois pas qu'il n'y fût ; je l'y trouvai en effet. Je ne puis vous exprimer le trouble affreux que me causa sa présence. Il fut d'autant plus cruel, que la mienne me parut moins l'intéresser. Un respect froid, une politesse seche, des yeux qui ne

marquoient ni émotion, ni crainte, ni repentir.... Ah! peut-on paroître si indifférent quand on aime; & quelques raisons que nous puissions avoir de vouloir alarmer sur notre cœur, ce qui nous est cher, une si horrible contrainte doit-elle si peu coûter! Le cruel! Que je le haïssois, Lucie! Mais que je le haïs bien davantage, lorsqu'après quelques instans que je fus arrivée, je le vis disparaître! Avec quelle froideur! quelle liberté d'esprit, il parut me quitter, & combien il entroit de l'une & de l'autre dans le complement que, pour achever de me désespérer, il vint me faire. Avec quelle barbarie il se jouoit d'un sentiment infortuné dont il ne pouvoit plus douter, & dont l'état où il me réduisoit, n'en eût-il pas eu d'autre preuve, suffisoit pour l'instruire! L'ingrat! que s'il ignoroit l'art de rendre un cœur heureux, il possédoit bien celui de le tourmenter!

Toute insensée que j'étois, une conduite si peu ménagée de sa part, me blessa sensiblement, & réveilla mon orgueil. Je sentis vivement à quel point mon amour me dégradoit; & cette réflexion sur mon état, me fut encore plus salutaire que ne me l'auroit été ma vertu. Si je ne fus pas assez heureuse pour

prendre mon indifférence, j'eus du moins assez d'empire sur moi-même pour cacher ma douleur. Je l'aimois trop pour ne me pas croire des rivales; & mes sentimens me tourmentoient avec trop de violence, pour que j'osasse me flatter de les déguiser à des yeux intéressés, peut-être, à les saisir dans le fond de mon cœur, si je ne les y renfermois pas avec la plus sévère attention. J'avois donc repris en apparence, l'air tranquille qui convenoit à la situation dans laquelle j'avois tant d'intérêt qu'on me crût; & je paroissais même fort occupée du récit assez plaisant que nous faisoit le conte de Dorset, lorsque le lord Durham croyant peut-être m'avoir assez punie de la lettre que j'avois osé lui écrire, ou voulant plutôt jouir de la douleur dans laquelle il ne doutoit pas que je ne fusse plongée, entra inopinément. Il fut d'une si grande surprise de me voir rire, & la marqua d'une façon si singulière, que mon rire en redoubla. Mon Dieu! dit-il en s'approchant de nous, que mylord Dorset est heureux, Madame, de pouvoir si agréablement vous distraire! Me distraire, répondis-je avec étonnement, vous auriez parlé plus juste, si vous aviez dit qu'il m'oc-

cupe. Si je me suis trompé de terme ; repliqua-t-il, je n'en trouve pas son bonheur moins à envier. Je ne vous conseille pas, mylord, dit le comte, de prendre une peine si inutile. Je vous rends justice, vous êtes plus fait que moi pour intéresser ; mais j'ose vous assurer que vous n'amuserez jamais tant Madame de Suffolk.

Je ne vous rendrai point cette conversation assez inutile à mon objet. Je la foutins avec lui, aussi long-tems que je crus avoir besoin de le faire, & ce fut avec si peu de contrainte de ma part, & d'un air si naturel que, quelque usage qu'il eût des femmes, il lui auroit été difficile de sçavoir ce que ce sang-froid apparent me coûtoit. Cet air désintéressé sur lequel il avoit compté si peu, lui fit perdre beaucoup de l'air détaché qu'il avoit lui-même, & à mesure qu'il eut lieu de penser qu'il n'avoit pas fait sur moi la plus vive des impressions, ses yeux, & son ton reprirent toute la soumission & toute la tendresse que le lieu où nous étions, & les spectateurs dont nous étions entourés, pouvoient lui permettre. Je suis née fiere, & je me sens si peu faite pour le mépris, que mon cœur, tout foible qu'il étoit, ne pou-

voit lui pardonner l'air de légéreté qu'il avoit d'abord pris avec moi. Ah ! pourquoi ne le garda-t-il pas plus long-tems, ou pourquoi oubliai-je si facilement qu'il s'étoit si mal conduit !

Cependant, quoique mon extrême tendresse pour lui lui eût pardonné bien avant que je le crusse, un reste de prudence, ou de fierté me fit conserver cette apparente liberté dans le cœur qui paroïssoit le désespérer ; & je sortis de chez la reine, sans m'être permis rien qui pût lui faire croire qu'il m'intéressât. Malgré tout le soin qu'il me sembloit que j'avois apporté à l'éviter, il se trouva, lorsque je quittai le cercle, si près de moi, que je ne pus me dispenser d'accepter sa main. Par un malheur dont je voulus assez peu de mal au hasard, personne ne sortit avec nous. Je ne me vis pas plutôt seule avec lui, que toute mon agitation me reprit. Il me parut encore plus ému que la veille, & garda quelques instans le silence : j'étois sûrement plus embarrassée que lui, mais il eut l'art de le paroître plus que moi.

Je dois, Madame, me dit-il enfin d'une voix tremblante, vous faire des excuses de vous avoir offert un objet sur lequel vos yeux ne s'arrêtent plus qu'avec la